

Arts et Idées . oct. 1936 -

oct. 1936

Lettre

■■■ à M. André Gide

Maitre.

C'est avec stupéfaction que j'ai lu, dans un « Figaro » littéraire, les propos suivants, extraits de votre discours aux étudiants de la Faculté de Chimie de Moscou :

« Il faut d'abord que je vous parle de moi-même. Votre sympathie m'y incite et il me semble que je le mérite. Mon métier consiste à avoir su attendre votre venue dans le monde. J'attendais depuis longtemps, avec tranquillité, étant sûr que ce temps arriverait et que vous viendriez. Aujourd'hui, vous êtes ici et me voici récompensé de la solitude et l'incompréhension qui m'entouraient auparavant..... De santé délicate, je n'espérais pas vivre longtemps, je me préparais à quitter cette terre sans avoir connu le succès.

J'ai attendu un démenti, n'en pouvant croire mes yeux, mais rien ! C'était donc vrai que vous exprimiez votre rancœur d'écrivain méconnu aux aimables compatriotes de Gorki ! C'était donc vrai aussi que vous parliez de l'incompréhension des jeunes Français à ces étonnants et précieux chimistes !! Permettez à un de ces jeunes Français de s'étonner en apprenant que Nathanaël est si spécifiquement russe.

Il y a quelques années, lorsque vous fîtes votre profession de foi politique, vos jeunes admirateurs n'en continuèrent pas moins de vous lire et de vous relire, eussent-ils été extrémistes de droite. Qu'importaient vos déclarations à la masse puisqu'il leur restait l'œuvre admirable et admirée. Tous savaient que Nathanaël et Lafcadio, Narcisse et Prométhée resteraient bien au-dessus de ces triviales discussions et que, s'il vous prenait envie, ô orthodoxie, d'écrire un roman social, ce dernier ne tiendrait guère de place au milieu d'une œuvre d'artiste raffiné. Bien entendu, ces jeunes Français ne pensaient pas que leurs joies de lecteurs attentifs fussent partagées avec tant de chaleur par les chimistes moscovites. Ils croyaient au contraire, ces naïfs, que la communion entre le lecteur et Nathanaël pourrait être sérieusement altérée par les inévitables défauts d'une traduction. Ignorant que dans la lointaine Russie vivaient des gidiens plus expérimentés, ces jeunes Français continuaient à parler de vous, Maitre, avec admiration, respect et enthousiasme.

Il y eut, par la suite, des faiblesses qui les étonnèrent. La politique a des raisons que la raison ne connaît pas, dit-on. Discuter avec tel écrivain « fasciste », lever le poing, parler de capitalisme, écrire dans un hebdomadaire pour qui l'honnêteté, la franchise et la correction sont vocables inconnus, tout cela eût affecté beaucoup plus vos admirateurs s'ils n'avaient eu à l'esprit cette pensée reconfortante : André Gide reste et restera

l'auteur des Nourritures Terrestres, le père de Nathanaël, le curieux défenseur du berger virgilien, l'apôtre de la sincérité. « *J'écris pour être relu !* » C'est vrai ! Et ils relisaient, ils relisent encore !

De plus en plus, Maître, la cause à défendre a eu raison de vos derniers scrupules. De votre dévouement sans limite à d'aucuns viennent ces erreurs impardonnables, ces attendrissements intempestifs, cette foi en la compétence des chimistes russes et cette hypothétique découverte de l'indifférence française.

Il y a quelques mois, vous avez accueilli avec sympathie telles œuvres d'écrivains populistes ou prolétariens, alors que vous eussiez, à l'époque des Nouveaux Prétexes, clamé votre dégoût. Et vos fidèles lecteurs ont eu la tristesse de voir que ce cher Nathanaël n'était plus qu'un vulgaire camarade ! Votre solidarité politique va-t-elle vous faire admirer « *Le 14 Juillet* » de ce pauvre Romain Rolland ? Allez-vous prendre la défense des romans de concierge ?

Maître, si l'admiration des Jeunes Français est toujours aussi vive pour André Walter, leur déception est grande. Sans les chimistes russes, vous n'auriez pas connu le succès ! Sans eux, vous alliez mourir méconnu ! Et ils ont droit à votre gratitude !

Le sage Gourmont, a écrit : « *Ne pas être dupe, regarder, observer, juger et sourire* ». Puissiez-vous comprendre, Maître, les raisons de notre défiance et pardonner nos sourires.

Lucien COMBELLE.